Le nouveau soleil éclairait le premier jour de la nouvelle année. Nous avions veillé toute la nuit, comme nous en avions l'habitude à cette date, pour le *danian-ye*, et après l'aube nous avions consacré les premières heures, les heures des ombres allongées, à rendre

EDUARDO BERTI

Le pays imaginé

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Jean-Marie Saint-Lu

visite à nos voisins les plus chers pour leur souhaiter une bonne année ou, au moins, une année meilleure que celle qui venait de s'achever. En cordial retour, nombre d'entre eux nous offrirent deux sacs de toile […]

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans les années 1930, au cœur d'une Chine profondément ancrée dans ses traditions mais qui commence peu à peu à les interroger, la jeune Ling, à la fois curieuse de la vie et résignée au monde, se sent irrésistiblement attirée par Xiaomei, la fille de l'oiseleur du marché.

Un banc de pierre caché sous deux vénérables saules abrite les rendez-vous clandestins des adolescentes. L'idolâtrie pour sa camarade à la peau couleur de lune se nourrit d'infimes détails, du chatoiement des boutons mordorés de ses vêtements, à la coupe raffinée et rebelle de ses mèches couleur de jais. Quand ses parents cherchent une épouse pour son frère, Ling vante les charmes de sa douce amie dont la présence lui est devenue vitale. L'obstination des familles à vouloir nouer des alliances vient déjouer tous ses plans.

Émergeant des eaux troubles de l'Empire céleste, *Le Pays imaginé* navigue entre acceptation sans amertume et quête d'émancipation et de bonheur. Deux mondes s'observent dans cette histoire d'amour intense où l'éblouissement vient tant de la douce sérénité des renoncements que du sortilège de l'écriture.

EDUARDO BERTI

Eduardo Berti est né à Buenos Aires en 1964 et vit à Madrid. Il est l'auteur de cinq romans et de deux recueils de nouvelles, essentiellement parus chez Actes Sud.

Le Pays imaginé *lui a valu le prix Emecé 2011 et le prix Las Américas 2012. La Radio nationale espagnole lui a décerné le titre de meilleur livre de l'année en 2012.*

DU MÊME AUTEUR

LE DÉSORDRE ÉLECTRIQUE, Grasset, 1999.
MADAME WAKEFIELD, Grasset, 2001 ; Babel n° 789.
LA VIE IMPOSSIBLE, Actes Sud, 2003.
TOUS LES FUNES, Actes Sud, 2005.
RÉTROSPECTIVE DE BERNABÉ LOFEUDO, Actes Sud, 2007.
LES PETITS MIROIRS / LOS PEQUEÑOS ESPEJOS : PROSES POÉTIQUES ET APHORISMES (édition bilingue), Meet, 2007.
L'OMBRE DU BOXEUR, Actes Sud, 2009.
L'INOUBLIABLE, Actes Sud, 2011.

Titre original :
El país imaginado
Éditeur original :
Emecé, Buenos Aires
© Eduardo Berti, 2011
c/o Guillermo Schavelzon & Asoc., Agencia Literaria
www.schavelzon.com

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02170-2

EDUARDO BERTI

Le pays imaginé

roman traduit de l'espagnol (Argentine)
par Jean-Marie Saint-Lu

ACTES SUD

À Hector Bianciotti.
À Baoyan Zhao, pour son aide.
À Mariel et à Ulises, plus que jamais.

The ultimate elegance : the imagined land.

Wallace Stevens,
Mrs Alfred Uruguay.

XIAOMEI

Le nouveau soleil éclairait le premier jour de la nouvelle année. Nous avions veillé toute la nuit, comme nous en avions l'habitude à cette date, pour le *danian-ye*, et après l'aube nous avions consacré les premières heures, les heures des ombres allongées, à rendre visite à nos voisins les plus chers pour leur souhaiter une bonne année ou, au moins, une année meilleure que celle qui venait de s'achever. En cordial retour, nombre d'entre eux nous offrirent deux sacs de toile – avec une pièce dans chacun d'eux, une pour mon frère et une pour moi – et tous souhaitèrent la même chose à mon père : que la mort de grand-mère apporte la paix au sein de la famille et en chasse toute autre mort.

Quand le premier soleil de la nouvelle année atteignit son point le plus haut, il ne nous prit pas au dépourvu. Nous avions déjà disposé hors de la maison, dans la cour à demi recouverte par un vieux vélum de roseaux, les objets pour la lumière du *chu-yi* : les matelas et les nappes que le soleil devait caresser et les livres les plus anciens, ceux dont les pages sont jaunies comme des feuilles d'automne, de façon que le premier vent de la nouvelle année, non seulement les purifie, mais chasse, pour éviter tout

dommage, les insectes qui nichaient dans le papier. À ce que racontait mon père, les insectes avaient des mots préférés qu'ils savaient trouver dans les livres les plus anciens, et qu'ils dévoraient. Bien des familles des environs se moquaient de ces croyances et de ces rites millénaires. Elles les tenaient pour obsolètes et inefficaces ; mais mes parents étaient très superstitieux, mon père plus que ma mère, et leur attachement aux traditions semblait s'être accru après la mort de grand-mère.

Ce jour-là, mon frère et moi reçûmes de notre père la mission de sélectionner et de transporter les livres, pendant que ma mère s'occupait d'étendre les draps le long d'un bambou, non seulement ceux dont on s'était servi le dernier jour de l'année, mais ceux qui étaient pliés et rangés dans les armoires, et Li Juangqing (plus qu'une simple cuisinière, moins qu'une gouvernante) faisait de même avec les quatre ou cinq nappes qu'il y avait à la maison.

À l'époque, il me semblait raisonnable que ces tissus soient uniquement de couleur blanche, mais aujourd'hui que des dizaines d'années ont passé, je me demande quelle lubie empêchait de recouvrir les matelas et les tables de notre foyer de toiles de couleur. La couleur qui manquait était apportée par les livres, veux-je penser ; la couleur sobre des éditions classiques, avec leurs discrètes et solennelles reliures de cuir : vert émeraude ou vert prune, bleu ciel, gris ou ocre rouge. J'aimais bien le contraste entre le collier de draps et de nappes et ces livres empilés comme des offrandes à leurs pieds, mais mon frère ne s'entendait guère avec les livres : il manquait de ce mélange de ténacité et de curiosité nécessaire pour être un bon lecteur, ou peut-être était-ce l'ébullition

de son âge qui l'empêchait de s'asseoir pour lire avec application. Mon frère avait dix-sept ans, moi j'approchais des quatorze. Le sang de mon frère bouillait d'une façon que je ne comprenais pas, mais qui me passionnait, tout comme la mer nous fascine quand elle est en fureur.

Après la mort de ma grand-mère, mon père nous avait interdit d'entrer dans la chambre qu'elle avait occupée. Tant que quarante-neuf jours ne se seraient pas écoulés depuis son décès, aucune personne du même sang n'avait le droit d'y entrer. Il s'en fallait encore de seize jours pour que cette interdiction soit levée et, comme tous les sept jours mon père nous obligeait à une cérémonie, toujours la même, dont le but était de disperser l'âme de la morte, il restait encore deux cérémonies.

Pendant ce temps, c'était Li Juangqing qui se chargeait de faire le ménage dans cette chambre. J'avoue que cette interdiction me soulageait : ma grand-mère avait eu une lente agonie et j'avais dû assister à ses derniers moments, que je ne pouvais m'ôter de l'esprit. Cela s'était passé là, dans le lit que nous appelions encore lit de mort. Ma grand-mère était restée malade beaucoup trop longtemps ; je ne saurais dire combien de temps exactement, mais je me souviens que bien des choses se passèrent tandis qu'elle rétrécissait sous les draps, de plus en plus faible et ridée, de plus en plus perméable à la douleur. Le jour où mon père rapporta un lapin à la maison, ma grand-mère gardait déjà le lit. Le jour où le lapin se perdit et où il fallut retourner toute la maison avant de le retrouver, dans la botte gauche de mon père, ma grand-mère était toujours au lit. La nuit où mon frère, qui était peut-être la proie d'un

cauchemar, fit quelques pas dignes d'un somnambule et se cassa contre une porte moins de la moitié d'une dent, ma grand-mère était toujours vivante, bien que son état eût relativement empiré. Je pourrais énumérer dix ou vingt épisodes que j'associe avec l'image de ma grand-mère moribonde, couchée sur le dos dans ce lit.

Pourquoi était-ce moi, avec mes treize ans à peine, qu'on avait chargée de prendre soin d'elle ? Pour une série de raisons : parce que ma grand-mère et Li Juangqing ne s'étaient jamais bien entendues ; parce que mon frère, comme je l'ai dit, traversait un moment d'agitation et qu'aux yeux de mon père et de ma mère ce n'était pas un garde-malade de confiance ; parce que mon père travaillait sans cesse et était très peu à la maison ; parce que je suis une femme et qu'il est préférable que ce soit une femme, et non un homme, qui s'occupe d'une vieille malade qu'il n'est pas si rare de voir à moitié nue ; parce qu'à l'origine, c'était ma mère qui avait été chargée de s'occuper d'elle, et efficacement il faut dire, jusqu'au jour où elle avait fait une erreur et, croyant qu'elle dormait, avait dit à une amie en visite chez nous que sa belle-mère, en fait, n'était pas malade, mais simplement vieille. Offensée, ma grand-mère lui avait alors interdit de pénétrer dans sa chambre ou, plus exactement, d'y entrer seule. Malgré tout, comme ma mère devait lui donner à manger, lui faire sa toilette, l'aider à faire ses besoins ou même lui masser le dos et les jambes, toutes tâches dont elle s'acquittait fort bien, ma présence était devenue quelque chose comme une clé grâce à laquelle ma mère pouvait franchir ce seuil.

Je crois que ma grand-mère n'a jamais pardonné à ma mère de ne pas l'avoir considérée comme une malade, et qu'elle est morte avec cette rancœur dans l'âme. Un jour où personne ne nous entendait, nous avions parlé de cette question. Ma grand-mère ne niait pas sa vieillesse, bien entendu. En revanche, elle revendiquait le droit de se sentir mal.

J'ai les mêmes droits qu'une femme jeune, pas vrai ? demandait-elle, et moi j'acquiesçais, même si elle se moquait tout à fait de mon avis.

À mesure que la mort de ma grand-mère s'annonçait (nous la voyions tous venir, même si nous ne savions ni ne voulions en parler), ma mère s'éloigna d'elle et mon père s'en rapprocha. Dans une phase intermédiaire, une période de transition qui dura quinze jours environ, je me retrouvai seule, comme jamais, avec celle qui était encore la mère de mon père et qui depuis quelque temps exhibait, à cause d'une dramatique perte de poids, une mâchoire identique à celle de son fils.

Durant les trois dernières semaines de ma grand-mère, tout se limita à une sorte d'exercice que j'avais mis en marche quelque temps avant, une gymnastique destinée à empêcher sa mémoire de s'ankyloser. Comment s'appelle ton fils, grand-mère ? demandais-je. Comment s'appelle ton frère ? Elle répondait sans jamais se tromper, mais parfois après un effort et d'autres fois avec un regard qui donnait l'impression de demander : mais mon frère, il n'est pas mort ? Mais mon fils, il vit toujours ? Ce n'était peut-être pas intelligent de ma part de mêler les vivants et les morts, mais n'était-ce pas ma grand-mère qui, à peine quelques années plus tôt, m'avait raconté au moins trente mémorables histoires de fantômes ?

Vint le jour où ma grand-mère répondit de façon incorrecte à la question sur le nom de son frère. Cela se répéta le lendemain, et le jour suivant. Peu après vint le jour où elle ne sut répondre à aucune des questions. Ce jour-là, de plus, elle eut un geste inattendu : elle me demanda d'ouvrir un tiroir et de lui donner un tout petit objet, enveloppé dans un rectangle de soie rouge. Ce que je fis, obéissant à ce qui – impossible de ne pas le penser – avait tout l'air d'une dernière volonté, et ses mains tremblantes développèrent la soie.

Ceci t'appartient, et t'a toujours appartenu, déclara-t-elle en me regardant droit dans les yeux.

C'était un collier, rouge lui aussi. Je compris aussitôt : c'était le collier du lapin. Le lapin qui un jour s'était caché dans la botte de mon père et qui, quelques semaines après, s'était évaporé sans laisser la moindre trace. Mon frère avait dit alors que mon père l'avait tué pour en offrir la chair à son ami Gu Xiaogang. J'allai voir mon père, je m'en souviens, je lui demandai si c'était vrai (sans lui dire que l'information venait de mon frère) et il démentit aussitôt. Mais le lendemain, Li Juangqing glissa un commentaire qui suggérait la même chose. Et maintenant ma grand-mère, en ôtant la poussière du collier, semblait faire pencher la balance en défaveur de mon père.

Très inquiète de tous ces signes – l'oubli des noms plus le souvenir soudain du collier –, je décidai de parler à ma mère. À mon grand étonnement, elle ne se troubla pratiquement pas. Un médecin était venu après minuit, pendant que nous dormions mon frère et moi, et il avait été d'avis que ma grand-mère n'avait plus que quelques heures à vivre.